

Entendre les voix

Michel Peterson

Number 228, September–October 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1959ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Peterson, M. (2009). Entendre les voix. *Spirale*, (228), 100–102.

Entendre les voix

par MICHEL PETERSON

S'agissant de la psychanalyse et de ses institutions dans le champ social et intellectuel, québécois et mondial (ce que Derrida a nommé la « géopsychanalyse »), je vais devoir dire d'emblée ceci : à mes oreilles, en cette Terre Québec, contrairement à ce qu'on ne cesse d'avancer, elle demeure, et commence à peine, née il y a maintenant un peu plus de soixante ans d'une matrice religieuse — ce qui, en soi, mériterait qu'on s'y attarde. Demeure dès l'origine une déconstruction, une désobstruction, un dénouage, une division, jamais unitaire, jamais moniste, pas plus qu'ailleurs. C'est le père Noël Mailloux, dominicain, fondateur de la Faculté de psychologie de l'Université de Montréal, qui, le premier, fait connaître Thomas d'Aquin et Freud à ses étudiants dans les années 1940. L'avenir d'une illusion : du dedans du religieux, à l'horizon d'une révolution tranquille, trop tranquille, pointait déjà son dehors, mouvement d'invagination favorisant le grouillement des pulsions qui s'agitent dans l'histoire, que dis-je, dans la potentialité des histoires non encore écrites, produites, des économies, du politique.

Pas de principe

Il n'est pas question de déverrouiller ici l'histoire de la psychanalyse québécoise, de ses dispositifs de légitimation, de ses pionniers (Miguel Prados, Théo Chentrier, Gabrielle Clerck, Michel Dansereau, André Lussier, Claude Brodeur et plusieurs autres), de ses acteurs, de ses rhizomes de transmissions, de ses symptômes dont l'un des plus patents semble l'oubli. Étrange psychopathologie de notre vie collective quotidienne, qui engage la topologie singulière d'une interrogation reprenant celle jadis adressée par Derrida à Foucault : par-delà son principe de plaisir, la psychanalyse québécoise ne serait-elle pas l'une de celles qui tenterait de déconstruire le



Graeme Patterson, **Hockey Organ**, 2008
Matériaux mixtes, 122 x 245 x 245 cm. Collection de l'artiste.

principe du principe, « l'unité principale et du plaisir et du pouvoir, ou encore de telle ou telle pulsion supposée plus originaires que l'autre »? (*Résistances de la psychanalyse*, p. 146) Ce qui n'influerait pas seulement — bien sûr — sur la psychanalyse, mais sur l'ensemble des domaines de connaissance et d'exploration de l'humain, tels qu'ils se sont constitués ici dans un dialogisme qu'André Belleau ne cessa d'explorer brillamment. Il faudrait peut-être parler comme lointain et comme profond de notre travail de culture¹, lequel ne cesse de ne pas écrire un double colonialisme qui s'entend dans les replis de notre aliénation déniée. Notre psychanalyse, peut-être énonce-t-elle en son fond sans fond, et de manière à la fois fondamentale et sans fondement, l'abyssalité du sans-lieu de notre parole.

Dé-penser, dis-penser

C'est une telle perspective qui fut le point de départ de la collection

d'ouvrages de psychanalyse que j'ai mis sur pied il y a maintenant six ans. Je dis six ans, même si « Voix psychanalytiques » est née en 2006, parce qu'avant même de produire le premier titre, il fallait explorer le terrain, ce que j'ai fait durant trois bonnes années. Une fois arpentés les différents lots de textes et de manuscrits disponibles, j'ai formulé et précisé mon projet et en ai discuté avec mon ami Robert Richard, spécialiste d'Hubert Aquin. Il me recommanda à Michel Bédard, à l'époque propriétaire des éditions Varia, qui devint l'hôte de mon idée. Nous avons alors fait les premières projections d'une collection qui devait à l'origine s'appeler « Les chemins du nœud ». Or la maison passa à d'autres mains et Michel Bédard me proposa de parler à Giovanni Calabrese, des éditions Liber. Ce dernier n'hésita pas longtemps (le temps d'un Salon du livre) et, en 2005, se lança à son tour dans cette douce folie, qu'il continue aujourd'hui d'épouser. Le premier

titre : *Hors la voix. Battements entre aphasie et autisme*, de Serge Hajblum (décédé depuis), parut donc en 2006. Il marquait à mon oreille, en manière de manifeste, dans les interstices de son propos, de ses « brisures », quelque chose de la condition de notre psychanalyse, de notre manière de dé-penser la pensée jusqu'à lâcher, la dispenser de propriété moïque.

Au départ, je croyais, et conçois toujours, qu'il faut, si nous voulons pouvoir un jour évaluer rigoureusement les apports de la psychanalyse québécoise, l'insérer dans le tissu sociohistorique qui fut son incubateur et au déploiement de laquelle elle contribua en sourdine. En clair, après les revues *Interprétation*, *Frayages* et *Trans*, à côté de *Filigrane*, il importait de constituer un corpus solide afin de pouvoir poursuivre la discussion, comme le proposait Robert Pelletier : « Je crois que le défi actuel du Québec et ailleurs est de mettre ce discours de l'analyse sur

la place publique pour le rendre porteur dans la communauté et non de le maintenir enfermé dans des chapelles closes entretenant un discours hermétique pour fidèles convaincus » (« La psychanalyse au Canada, vue du Québec », *Psychanalyse*, 2007 / 3, n° 10, p. 67). On arguera que la place incertaine de notre psychanalyse tient à l'inquiétude qu'elle suscite, ce qui n'est pas faux, mais n'explique rien, d'autant plus que l'une et l'autre de ses « institutions », qu'elles soient dites officielles ou marginales, contribuent avec insistance aux résistances qu'elle inspire, offrant parfois un premier banc d'essai à la pulsion de destruction.

On aura entendu qu'il ne s'agit pas — qu'on ne compte pas sur moi pour ce faire — de verser dans le discours vaniteux d'une psychanalyse attaquée par les gros méchants loups des neurosciences et des Frankenstein comportementalo-cognitivistes. Sur cette question, je partage d'ailleurs entièrement la position de Luiz Eduardo Prado de Oliveira, que nous avons récemment publié : « *Régulièrement, nous sommes assaillis de nouvelles au sujet des "attaques" dont la psychanalyse ou Freud seraient l'objet. [...] Régulièrement, on dénonce les attaquants, les détracteurs, les infâmes. Au contraire, je pense que ce sont là des preuves de la vitalité de la psychanalyse, qui n'a jamais connu de véritable persécution en dehors des régimes totalitaires. À mon sens, il est sain que certains chercheurs puissent dire tout le mal qu'ils pensent de la psychanalyse. Prétendre que Popper, Ricœur ou Wittgenstein ont été des "détracteurs de la psychanalyse" exclut la possibilité du débat. Je ne partage pas les opinions de ces trois auteurs. Néanmoins, leur expression ne constitue en rien une menace pour la discipline qui en est l'objet* » (*Les pires ennemis de la psychanalyse*, Liber, 2009). De fait, les pleurnicheries paranoïaques ne servent nullement la magnifique discipline inaugurée par Socrate, puis fondée par Freud. Je persiste à soutenir que seule la discussion intellectuellement honnête, qui risque certes

parfois de s'avérer rude, peut conduire à une réelle transition entre une fondation traumatique et un avenir porteur de nouvelles voies de réflexion et de clinique. Pour rendre cela opérant, une collection québécoise s'avère évidemment indispensable, pour autant qu'elle puisse accueillir des analystes de toutes allégeances, de toutes cultures et de toutes langues (mais traduites en français), sans oublier tous ceux et celles — historiens, littéraires, philosophes, sociologues, etc. — sensibles ou passionnés par l'aventure psychanalytique.

D'où parlons-nous ?

Avec la collection « Voix psychanalytiques », nous poursuivons quatre objectifs, qui peuvent bien sûr se rencontrer sur un mode particulier dans tel ou tel ouvrage : 1 — publier des textes fondamentaux d'auteurs qui ont marqué la pratique psychanalytique québécoise (Mailloux, Prados, Laurin, Brodeur, Scott, Bigras, Peraldi, etc.), afin de penser notre mal d'archives ; 2 — interroger les paramètres historiques et épistémologiques de la discipline (avec Jacques Nassif et Prado de Oliveira) ; 3 — permettre le dialogue avec d'autres disciplines (les neurosciences avec Ariane Bazan, le bouddhisme avec Pierre Pelletier, le yoga avec Christiane Berthelet Lorelle) ; 4 — mettre la psychanalyse occidentale à l'épreuve de l'étranger (avec Karim Jbeili). C'est à mon sens dans la rencontre de conceptions différentes de la psychanalyse au sein d'un même ensemble — pluralité qui, loin de confiner à l'irrationalisme, en appelle plutôt à un polylogue heuristique mettant en scène différentes « versions » de l'inconscient (comme réservoir d'informations ou comme instance produite à partir du sexuel refoulé, comme effet de substance ou comme infinitude interne de l'humain, etc.) — que nous pourrions évaluer comment « notre » psychanalyse nationale pas nationale a pu s'inscrire dans le champ culturel et intellectuel québécois en obtenant, si l'on suit Yvan Lamonde, ses trois visas d'entrée : religieux, académique et médical (« Psychanalyse

et topique historique », *Frayages*, 3, 1984). D'ailleurs, comme Jacques Mauger l'a indiqué en rappelant ce texte important dans un bel article récent (« Lettre à mon ami historien », *Bulletin de la SPM*, vol. 21, n° 1, 2009, p. 47-55), il faut penser cette question dans l'horizon de la topique historique spécifique du Québec, c'est-à-dire en évaluant simultanément aujourd'hui et dans la longue durée les « conditions de possibilité culturelle de l'analyse même », comme l'écrit Lamonde. Cela oblige les analystes et les historiens, chacun à partir de leurs pratiques respectives de la trace, dans la *différence* entre la réalité psychique et la réalité historique, entre les pulsions, entre le chaos et la sublimation, à penser *concrètement* le lien social dans la dimension de ses agencements collectifs d'énonciation et, par conséquent, notre propre violence et nos propres contre-investissements faisant retour sous forme d'oubli et de refoulements cryptés à même les traces mnésiques de nos actes manqués, de nos soumissions et de nos complaisances.

S'agissant de la question du Père, avec les effets de nom propre qu'il pourrait produire, ou s'agissant des pionniers et pionnières — ce qui n'est pas la même chose sur les plans symbolique et imaginaire —, quels sont nos modes de génération, nos cartographies, nos rhizomes transgénérationnels ? Dans un numéro du *Bulletin* de la Société psychanalytique de Montréal, laquelle célèbre cette année son 40^e anniversaire de fondation, Jacqueline Labrèche posait la question de manière tranchante, évoquant sa surprise devant le fait qu'on ait pu parler de la SPM comme d'une « société sans pères » : « *Comment est-ce possible, me dis-je ? Le père est mort ? Il a été tué ? Il est absent ? Il n'a pas été reconnu par la mère ? Il est inconnu ? Il est rejeté ? Serions-nous nés de la toute-puissance de l'engendrement ? Étions-nous déçus du père qui a laissé un héritage par trop fragile ? [...] Avions-nous un père ou des pères incapables d'assumer leur rôle de père par excès de convivialité ou par peur d'assumer la fonction paternelle ?* »

(« Du service social "collectif" à la psychanalyse », vol. 21, n° 1, 2009, p. 37-38). Comment ne pas penser aux destins de Nelligan, Saint-Denys Garneau, Gauvreau, Aquin, René Lévesque, Denis Lortie, Marc Lépine... ? L'expression « *société sans pères* », qui arrête Jacqueline Labrèche, est tirée d'une entrevue accordée par Roger Dufresne à Josette Garon dans laquelle ce dernier interroge le mythe de la mise à l'écart des pères fondateurs de la SPM et souligne qu'ils avaient « *toujours été à l'étranger* », au point d'écrire : « *Au commencement, ici, il n'y aurait eu que des "frères" et aucune confrontation des générations n'aurait été nécessaire puisque ceux-ci se trouvaient d'emblée écartés par la mise à distance* » (*Bulletin de la SPM*, vol. 4, numéro spécial, hiver 1992, p. 34). Voilà de quoi revoir *Totem et tabou* et repositionner la question dans un mouvement anthropologique plus large qui concerne notre société. En fait, la question du Nom du Père, qui se pose autant à la société québécoise qu'à la SPM, aux groupes psychanalytiques québécois (RSI, APPQ, GEPI, ÉLM, ÉFQ, LAPM, etc.) et aux lieux cliniques orientés par la psychanalyse, consiste à poser un fait troublant de culture : même si et parce qu'on peut y rêver, y compris lorsqu'on déplace le fantasme logocentrique d'une parole pleine, on ne peut pas, pour reprendre l'expression de Gérard Mendel, « *faire sans père* » (*Histoire de l'autorité*, p. 233).

Ce qui ne revient pas au Père

Nous avons donc du boulot, et beaucoup ! Un stock bien plus rentable qu'on ne l'imagine attend d'être investi et des défis se posent en termes de financement dans tout ce qui concerne l'aide à la recherche à la traduction. Car, dans l'espace de notre américanité, qui marque — c'est sans doute là notre chance — ineffaçablement notre naissance, la dissémination de plusieurs autres filiations et affiliations demeure à analyser dans la perspective ouverte d'une poétique de la relation inaugurée par Édouard Glissant plutôt que de la logique eurocentriste de la



Jean-Pierre Gauthier, **Battements et papillons**, 2006
Matériaux mixtes, 163 x 144 x 226 cm. Collection du Musée d'art contemporain de Montréal.
Photo : Richard-Max Tremblay.

transmission. Il s'agit de prendre en compte moins la pureté de la filiation que les syncopes de l'inconscient, moins l'or que la boue. Le père Mailloux n'était pas le chanoine Groulx : au lieu de s'en tenir à une vocation *exclusivement* française en Amérique, il alla s'inspirer du pragmatisme empirique et néo-positiviste des États-Uniens. Notre Père fut-il le diable ? Quel désir le porta à enseigner en son temps *Au-delà du principe de plaisir* ? Orienta-t-il dès l'origine la construction de notre destinée vers le mal ou vers une castration mal assumée ? Ruina-t-il en la fondant la fondation ? Chaque terme de ces questions devrait être déconstruit et nulle réponse n'entamerait originellement leurs bordures chiasmiques. Chose certaine, elle déporterait radicalement la vision caricaturale des psychanalyses qui se pratiquent chez nos voisins que d'aucuns continuent à diffuser. Or, si l'on rencontre bien chez eux une pensée dominante (que de concepts à remettre en scène : eux / nous, dominant / marginal...) qui conjugue les neurosciences, la génétique, le cognitivo-comportementalisme et les courants interpersonnels, il y en a également d'autres — qui les croisent et en sont affectés — qui soutiennent

une clinique « autrement » psychanalytique — par exemple, du côté du Lacanian Clinical Forum auquel, d'ailleurs, plusieurs Québécois participent depuis plusieurs années. Ce qui compte est donc *ailleurs jusqu'en l'autre en nous* : l'incalculable, la dissémination d'*élangues* et d'*égrefes* de paroles et de pensées.

Quoi qu'il en soit, ce qui pour le moment frappe, depuis les débuts de la collection, c'est bien l'absence quasi totale de commentaires provenant du milieu psychanalytique québécois, y compris, et surtout, dans les revues et magazines spécialisés et culturels. Qu'en comprendre ? À chacun de juger. La résistance se fait dans les tranchées et il faut du temps pour ajuster le sinthome dans la mire. Car hormis quelques rares exceptions — dont Michel Dansereau, Julien Bigras, Claude Brodeur, André Lussier, Jean Imbeault, Dominique Scarfone, Louise Grenier et Daniel Puskas —, les psychanalystes québécois, francophones comme anglophones, ont entretenu, comme les critiques, un rapport au *livre* et à l'*œuvre* qui semble relever d'une violente inhibition peut-être commandée par un rapport traumatique, voire pétrifié, à la langue et à *lalangue*. Il y a là un impensé que les lieux communs

(« manque de temps » [mais que signifie « manquer » de temps ?], problèmes de confidentialité, etc.) ne justifient aucunement, sinon pour faire opérer le refoulement et le sentiment d'angoisse devant la déterritorialisation que connaît nécessairement le sujet qui assume l'exigence de la lettre et du dehors de soi en soi.

Essayons d'éclairer plus avant, ne serait-ce qu'un instant, et déposons l'hypothèse suivante : plus d'un parmi nos psychanalystes, *damned Canucks*, seraient *empêchés de vivre* par la plus indélébile mélancolie qui soit. En deçà de la mort, sous l'instance de nos lettres et de leurs adresses, s'instaure la disparition épormyable du pays, d'élangues, d'espaces insus au sein desquels auraient pu résonner les voix explorées de l'inconscient. Déportations que l'analyse parvient à articuler lorsqu'elle regarde la Chose en face, comme le fait le narrateur du magnifique récit ourlé d'inquiétude récemment publié par Gilles Chagnon : *Elle arrive avec l'été*, où, à un moment, une phrase simple, si simple, enfente l'abysse, entre incorporation et introjection : « *Le deuil absorbe.* » Oui, le deuil absorbe, et cela est beau quand la parole et

l'écriture conjoignent leur vérité respective. Autrement, lorsque le réel flotte *in-noué*, la plongée est infinie, incisant le lien social jusqu'à le couper de sa terre. Sans doute gagnerait-on, pour entendre ce qui est « arrivé » à notre psychanalyse, et à *notre peuple*, à relire la conférence donnée il y a près de vingt ans par Madeleine Gagnon sur *La poésie québécoise actuelle* (et publiée par les éditions Le Préambule en 1990). On y verrait se dessiner en parallèle de notre littérature, et en creux d'elle, mais décalés par un effet d'après-coup, les mêmes mouvements d'extra-territorialisation, de recentrement et d'étoilement des intensités et textures psychiques inscrites à même notre infirmité d'écrire. Quand des analystes m'approchent pour me proposer leurs papiers collés — dans plusieurs cas, il s'agit d'un ensemble d'articles trouvés difficilement preneur chez les éditeurs —, c'est en fonction du rapport de l'auteur à l'inachèvement et à la possibilité de penser psychanalytiquement depuis l'horizon de la mort et de la cruauté de l'humain que j'estime le projet. C'est une option, et elle est contestable, j'en conviens. Mais l'édition psychanalytique québécoise ne peut pas encore se payer le luxe du « recyclage ». Je pense aussi à d'autres, hésitant à joindre « Voix psychanalytiques », sous prétexte que ceux et celles qui y ont à ce jour publié ne seraient que des analystes « autoproclamés », ce qui est non seulement faux, mais relève de la bêtise à la Bouvard et Pécuchet. J'ai dès le départ voulu que la collection soit non alignée. Je persiste ! Afin qu'elle soit la garde de la liberté, voire de l'anarchie de l'inconscient, et qu'elle ne soit pas politiquement récupérée par un mouvement promulguant sa Vérité transcendante, *son* Nom-du-Père. Sinon, comment la psychanalyse pourrait-elle contribuer chez nous *and in the rest of the world* au réexamen critique des discours postcapitalistes ? 🍷

1. Je reprends ici le titre d'un article de Belleau : « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur », publié d'abord dans *Liberté*, n° 143, octobre 1982, puis repris dans *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, 1986, p. 39-48.